

COMPTE RENDU

R. Brunet, R. Ferras et H. Théry (ss *la dir. de*), 1992 /2e édition revue : janvier 1993). **Les mots de la géographie. Dictionnaire critique**, RECLUS-La Documentation française, 470 p., 120 F.

CARTOGRAPHES ET LEXICOGRAPHERS

connaissent le même désir indexical et la même obsession pour la mise à plat et en pages de réalités géographiques ou linguistiques. Et nombre de rêveurs de mots ont aussi rêvé d'espaces et de leurs cartes, de Swift à Lewis Carroll, de Borges à Perec. Il n'est donc pas étonnant de voir, à l'inverse, des géographes se montrer presque oulipiens, faisant mentir Leiris, qui dans son *Glossaire* définit leur discipline comme «trop figée et trop grave agrafe des paysages », et produire un dictionnaire dans lequel on se plaît à flâner comme au travers d'une carte de Tendre. Les mots de la géographie sont donc 2 760, depuis *aa*, «premier mot incontournable », jusqu'à *zygomorphe*, qui « a l'incontestable avantage d'éviter de clore ce dictionnaire sur le côté passablement déprimant de l'article qui précède» (lequel est : *ZUP*). Renvoyé à *incontournable*, on y lit que c'est «ce dont on ne peut pas ne pas tenir compte. Les Alpes sont incontournables pour sortir d'Italie ; c'est pourquoi on les traverse. Le Massif central est une donnée incontournable du territoire français ; c'est pourquoi on le contourne (...).» Le ton fait d'impertinence pertinente est donc vite donné et l'un des intérêts de cet ouvrage est vite évident ; son titre le dit : il est critique. Critique d'abord à l'égard des clichés, des

métaphores abusives, des facilités d'écriture et de pensée. Il indique par exemple, avec le sourire mais aussi avec fermeté, que *praxis* est un « mot allemand, tiré du grec, et qui ne dit strictement rien de plus que le mot français pratique, mais qui fait mieux en français que le français : plus riche, plus savant, plus convaincant. Appartient aux xyloglossies marxomorphes » (renvois : *pratique* et *xyloglossie*). Il corrige des mésusages de mots étrangers, suggère d'heureux mots-valises (*permagel* pour permafrost) ou des néologismes parfois moins probants comme *étatsunien*, qui vaut néanmoins mieux qu'uhessien ou unistatique et permet de renvoyer outre-Atlantique l'ascenseur du *politically correct*. L'ouvrage est critique aussi à l'égard des concepts et des idées, ce qui va de soi. L'ethnologue verra donc avec curiosité quelles sont les acceptions par le géographe de termes qu'à des titres divers il dirait siens, ou bien il mesurera son propre usage d'autres mots à l'aune de leur discipline-mère ou d'adoption. Au hasard d'un fil d'associations, sans exhaustivité : peuple, nation, Etat, race, ethnie, tribu, caste, groupe, aire, diffusion, espace, territoire, finage, village, rural, urbain, communauté, identité, patrimoine. Il vérifiera aussi au passage que l'ethnocartographie est bien oubliée. Même s'il est vrai que cet ouvrage n'a pas à définir dans le détail les termes relevant de sciences connexes à la géographie, la brièveté de l'examen de certains pourrait être compensée par une bibliographie. Il en va de même pour les termes de géographie : les nongéographes et sans doute aussi les étudiants aimeraient disposer des références essentielles, au moins pour les concepts les plus importants (aucune bibliographie récapitulative ne répond aux références données dans le texte). C'est là un des rares défauts de cet ouvrage, d'autant plus frappant qu'on y trouve un recours abondant à une ample érudition littéraire J'étendue à l'occasion à la bande dessinée, mais qui paraît négliger le cinéma, dont pourtant au moins un genre - le western - est nommé selon un critère géographique et repose sur des ressorts fictionnels dépendant souvent de notions telles que *home place*, *frontier*. Mais outre la satisfaction d'une légitime curiosité et la découverte de ce que sont *I aa* et le *pahoehoe* que trouve dans ce volume I ethnologue qui emprunte tout

compte fait peu de mots au géographe ? On en convient, *permagel* ne sera guère utile au spécialiste du domaine français qui rencontrera ici d'abord une attitude absente des dictionnaires de sa discipline : une distance manifestée par un humour bien mesuré et une réflexion « jubilatoire » sur les mots (p. 10 ; voir par exemple l'entrée *toponymie*). Il trouvera aussi la prise en compte d'usages quotidien, politique, littéraire de mots produits par une discipline à laquelle ils échappent ou, à l'inverse, des emprunts qu'elle fait : on voit ici des mots exister dans leur contexte social et ne pas exposer leur seule vie de laboratoire. Aucun dictionnaire d'ethnologie ne se livre de façon systématique à cet exercice, bien qu'il y ait de quoi dire sur le beau succès de certains de « noi » mots, comme ce « tribu » qui ressurgit depuis peu.

Ne se limitant pas aux mots techniques, ce lexique rassemble bien plus d'entrées que ses équivalents français en ethnologie, mais il exclut par contre les noms de personnes (retenus seulement si associés à une technique). Les mots d'une discipline peuvent pourtant tenir aussi à la notoriété d'un chercheur ou à l'histoire d'une école nationale, et l'ethnologue aimerait entendre les géographes à propos d'auteurs qui lui importent aussi, pour des raisons diverses, Hérodote, Reclus, Ratzel, Vidal de la Blache ou Gourou (co-fondateur de *L'Homme*) sans devoir chercher des allusions dispersées aux entrées pertinentes pour chacun. A propos de Ratzel, *l'anthropogéographie* est évacuée en quelques lignes, non sans que soit suggéré que le terme ~et les travaux ?) perdure dans les pays anglophones, désignant la géographie humaine. Cela pointe vers une limite de cet ouvrage dépourvu de contributeurs étrangers, qui plus que « toute la géographie » (p. 8) présente surtout sa réalité française. Or ce champ du savoir n'est pas monolithique ; on sait par exemple que la géographie humaine n'était pas de « la géographie » pour la tradition soviétique. Les auteurs se démarquent d'ailleurs de cette dernière ainsi que parfois de la recherche américaine, pardon, étatsunienne : pourquoi ne pas consacrer aux « écoles » nationales des entrées décrivant leur situation et leurs relations avec la géographie française ? On aimerait par exemple savoir quelle suite ont aux Etats-Unis les travaux de Yi Fu-Tuan sur le *sense of place*, à peine évo-

qués à l'entrée *topophilie*. Et le postmodernisme d'un Edward Soja y est-il aussi bien porté en géographie que son équivalent en anthropologie ? Ces récriminations montrent qu'elles sont le fait d'un ethnologue lisant avec ses préoccupations propres un livre qui ne le concerne pas directement : un dictionnaire est une telle entreprise qu'on devrait accepter de bon gré les limites qu'y posent ses auteurs, mais son idéal d'exhaustivité laissera toujours insatisfait un occasionnel lecteur ingrat. Elles montrent encore que la tectonique des deux disciplines leur a donné bien d'autres contiguïtés qu'une commune importance accordée au terrain (comme concept et pratique). On sent aussi la présence fantomatique de l'ethnologie entre ces mots de la géographie car l'une comme l'autre sont « souvent prise[s] comme expression de l'incontournable dans les stéréotypes impensés ([...], une forte minorité d'immigrés, l'indolence des populations africaines) : c'est pourquoi on s'efforce de [les] ignorer » (p. 251). Ces pages sont donc autant d'occasions de réfléchir sur la constitution, le statut, la pratique de notre discipline, et sur la faille la séparant de la géographie en dépit d'ancêtres communs.

Dans *La civilisation du renne*, publié en 1936 dans une collection de géographie humaine, Leroi-Gourhan trouvait à l'ethnologue des liens « assez serrés » avec le géographe, mais « à peu près aucune espèce de relations » avec le géologue, le zoologue ou le botaniste : on peut se demander pourquoi l'ethnozoologie et l'ethnobotanique s'affirment aujourd'hui tandis que nous ne trouvons à la géographie plus guère de traits de famille. On nous dit ici (p. 182) que l'esprit géographique est une « sorte de phlogistique. On l'a ou on ne l'a pas, comme le sens de l'orientation ou l'esprit scientifique ; si on l'a, on est géographe ; si on ne l'a pas, on ne comprendra jamais la géographie. » Arriverait-il donc aux ethnologues, dont on sait qu'ils n'ont pas d'esprit (mais un regard), de comprendre l'ethnologie ? Enfin, il faut dire que si la mise en pages est un peu triste (on admet le choix d'exclure l'illustration), l'accès aux entrées et la lisibilité sont irréprochables. Et même avec une couverture fragile pour un ouvrage destiné à une vie d'« usuel », le rapport prix/information/plaisir de lecture qui est offert ici est imbattable. Les

géographes utilisent parfois ce qu'on appelaient la «carte d'état-major» ; voici l'atlas de leur état d'esprit.

Jean-Yves Durand